

## NOBI FEUX D'HERBE

*Francine Prévost*

---

*L'Anthologie de poésie japonaise contemporaine.*, Paris: Gallimard, 1986, 285 pages.

---

Dans le chœur de toutes ces voix aux destinées multiples baignées sur d'autres rives culturelles que la mienne, je pris pour guide ma propre voix.

L'écriture de soi que requiert toute création poétique nécessite l'abandon du soi et l'identification aux mouvements de la nature universelle. Ce mouvement participe de l'Amour épars dans toutes les strates de l'existence. Le désir transforme les âmes en roues et les fait courir au dessus des nuages. L'âme qui s'immerge dans le flux n'échappe cependant pas au temps qui bouge en elle. Dans ce constant devenir, elle est aux prises avec la difficulté d'être. C'est l'adieu de chaque instant, la mort vécue à chaque pas. La souffrance traverse toutes les fibres de ce soi qui s'avance seul et se dépouille de lui-même. Au profond chante une voix forte de mille vies, forte de mille morts, affranchie du temps par ses multiples réapparitions. "Coup soudain, la (l'âme) voici médusée par l'énergie atomique," avertit Kôtarô Takamura

La terre désacralisée est à l'agonie, l'homme meurt de sa technologie. Il nous faut détruire la langue qui cautionne cette destruction et trouver les mots pour une nouvelle maison de l'être. Il nous faut attendre. Immobile la main à contre courant capter une image de soi dans l'onde changeante.

"Ainsi lecteur, je suis moy-mesme la matière de mon livre".

Je ferai miennes les paroles de Montaigne. Cette lecture que j'ai faite de trois générations de poètes japonais éclaire certaines pensées, les fait siennes (sans doute parce que déjà en moi je les reconnus) et laisse de vastes plages inexplorées. Se dessine ainsi une géographie toute en ombres et en lumières. Géographie de l'être humain que je suis. Baignée à "la source

## NOBI FEUX D'HERBE

souterraine du christianisme” pour reprendre les mots de Kôtarô Takamura, chevillé au corps le sentiment de l'urgence, mon âme n'en plonge pas moins dans le réminiscences lointaines de la rivière (fût elle la Loire ou le Gandhara).

Traverser la rivière cette rivière  
Qui a l'air de n'avoir ni commencement ni fin

dit Motoo Andô dans son poème *Une périlleuse promenade*. Périlleuse promenade qu'est toute vie, périlleuse promenade dans cette anthologie, foulées les pensées et méditations émanant d'hommes au destin différent, chants multiformes à plusieurs voix-discordantes — et qui finalement dans leur variété ressemblent à la vie.

Toute création poétique est écriture de soi. Rien ne naît sous la plume du poète qui n'ait été vécu, qui n'ait reçu l'initiation de la chair et du sang.

Comme Tatsuji Miyoshi, nous pouvons essayer d'imiter les anciens poètes “qui ont célébré sur leur route, les saisons en s'abandonnant à la nature environnante.” Le mouvement premier est l'abandon, abandon du soi et l'identification au mouvement de la nature universelle. La même pensée se retrouve chez Goethe: “Pour se retrouver dans l'infini l'individu accepte volontiers de disparaître, s'abandonner est une volupté.”

S'ouvrir, faire taire la voix intérieure, avancer d'un pas égal sans essayer d'engranger l'ineffable dans des catégories à tiroirs, laisser l'inconnu s'infiltrer dans le sable des sensations, c'est s'avancer bien au delà, métamorphosée de l'intérieur, fécondée par la nature environnante. L'abandon ne consiste pas dans l'expérience du soi, mais dans l'expérience de l'autre ou dans l'expérience de devenir autre. Cette approche de la vie ressemble à cette grande épreuve humaine qu'est l'amour.

Ténèbres d'un parc. Feuilles des arbres qui embaument  
Jet d'eau qui jaillit  
Dans tous les sens comme l'amour dans tous les sens

(Kazue Shinkawa)

L'amour est partout empreint autour de nous et jusqu'en nous. Force de vie qui traverse d'émois une terre gelée par l'hiver et nous à peine distincts de ce monde qui nous entoure.

La tendre déesse est arrivée ...  
elle a secrètement mouillé les temples  
la langue de la déesse dévergondée secrètement  
A mouillé ma langue

(Junzaburô Nishiwaki)

La pluie pour Junzaburô Nishiwaki comme le “vent et l'herbe menue” pour Rimbaud dans son poème “Sensation” sont ces amoureuses, ancillaires d'un

FRANCINE PRÉVOST

plus grand dessein qui est l'accomplissement de l'amour infini, de l'amour vagabond, errant dans toutes les strates de l'existence. L'étreinte avec ces amantes insaisissables exige l'abandon, le don de soi.

"Flamber" dit Gozô Yoshimasu, "c'est s'insérer dans le mouvement des astres. Laisser s'imprégner un mouvement, devenir ce mouvement sans essayer de lui donner forme humaine."

Ma volonté ...

Substance qui se transforme en soleil en pomme

(Gozô Yoshimasu)

C'est le consentement de ma volonté à la volonté de la nature universelle. La volupté s'épanouit sur cet élan du cœur. Mais cette force anonyme, ce "rythme terrifiant" répond à sa nécessité interne et nous laisse échoués entre deux assiettes; deux assiettes où "flotte la fatigue" pour reprendre les mots de Shinkichi Takahashi. Ces ragoûts froids de l'existence nous remplissent et nous étouffent d'une sécurité — dérisoire.

Nous sommes ces errants de la cinquième élégie de Rilke qu'un désir fait rebondir.

Le désir est un poisson inquiet qui nage dans l'espace de rêves prisonniers

Écrit Miyoshi, le désir nous jette, nous reprend, nous attache "dans tous les sens." Le désir ne participe pas à l'être mais au devenir.

Et puisqu'il ne suffit pas d'être mais de devenir, je serai une avalanche douloureuse de chair

C'est notre incapacité à rester immobile que décrit Takasuke Shibusawa, nous en qui le temps bouge. De cet apprentissage de l'amour Kazue Shikawa écrit:

Les heures ont passé par dessus les heures seules  
Elles portaient une lame parfaitement aiguisée sur ma joue  
Elles ont fait couler du sang

Après l'ardeur de la passion, le silence des heures.

Le temps qui porte à maturité vieillit tout, lame qui trace un trait de sang. C'est l'adieu de chaque instant à ce qui passe. C'est la mort vécue à chaque pas. Mais nous sommes tout aussi incapables de rester en mouvement.

Peux-tu tatouer de face les étoiles filantes  
Sur le visage?

demande Gôzô Yoshimasu. Dans notre "voiture de sport" ce serait si bien ...

## NOBI FEUX D'HERBE

Que d'époques ont passé et ce soir que de monde  
... Dehors il fait noir noir,

chante Chuya Nakahara.

Les innombrables morts silencieux de la cinquième élégie de Rilke sont là,

ils attendent que la mer passe  
ils attendent que les mots reviennent  
Et pourquoi alors as-tu eu cet enfant?

demande Takayuki Kiyooka dans "la mer des rapatriés".

Je répondrai avec les vers de Sachio Yoshiwara:

"Je veux te donner la vie sa merveilleuse douleur"

Terrible ambivalence que celle de la mère qui recueille un être, l'étreint de toutes ses fibres et doit accepter de se séparer, de desserrer l'étreinte —violente — au fil des années.

Car les enfants auront des printemps  
étrangers aux parents

(Mitsuharu Kaneko)

Loi douloureuse que celle de toute vie, si inextricablement proche.

Se séparer parce que rencontre infinie

(Taro Naka)

Comment peut-on se séparer puisque nous sommes unis vivant aux morts et mort aux vivants?

C'est la main qui tient la plume, celle qui porte un jugement sur les choses qui fait l'expérience de la séparation. La vie est perçue comme un adieu de chaque instant. La métamorphose opérée par l'amour ne glisse pas dans la fixité. Il n'y a aucune fixité en nous et autour de nous. Tout passe et la main qui tient la plume aussi. Ce qui passe ainsi ballotté sur la mer de l'infinité:

d'innombrables papiers  
qui portaient d'innombrables signes  
Ils coulaient doucement  
pour ne plus réapparaître

(Makotô Ookâ)

"En vérité c'est la langue qui parle et non l'homme" dit Heidegger.

L'homme à peine distinct de son environnement, vivant porteur de toutes ses morts, est un passage, une cour de résonance, traversée de forces

FRANCINE PRÉVOST

élémentaires. Mais celle que je suis au profond ne bouge pas et reste tapie, attendant forte de mille et une vies, affranchie du temps par ses multiples réapparitions dans les générations. Prisonnière, un cri crève ma poitrine, cri de peur vécu et revécu à nouveau dans la trame des jours, dans la trame des vies.

Dans la profondeur des ténèbres nocturnes  
Je me suis mis à creuser le corps vivant de ma douleur  
Bientôt dans la terre de cette fraîche tombe  
Je répandrai la lumière rouge de la pleine lune couleur de sang

(Konosuke Hinatsu)

Des aubes se sont déjà levées quand la lune était ensanglantée.

Voici que s'empare du monde  
Un esprit d'extermination

(Mitsuharu Kaneko)

L'imagination s'effare  
Partout les yeux voient la dévastation du paysage

(Tôzaburô Onô)

Le poète qui s'ouvre aux saisons est le premier à ressentir l'étouffement progressif. La terre désacralisée souffre et "pleure comme on hurle" pour reprendre les mots de Mitsuharu Kaneko. Le respect de la nature (qui est respect de soi-même) a sombré dans une morale clinquante: le voile d'Isis arraché, la contemplation remplacée par l'idée de progrès. La nature se révélait à celui qui respectait son secret, s'en faisait son gardien. Voilée, profanée la terre est à l'agonie.

Monsieur Cotte étend sur le lit  
son long corps de malade  
oh, mais il n'y a pas de riz  
oh, mais il n'y a pas de bois

(Mitsuharu Kaneko)

L'homme défroqué meurt. Le feu s'éteint.

le cerveau rongé de vers ...  
des yeux strabiques ... sur l'horizon glabre

(Tarô Naka)

Cet enfer là n'est pas dans un au-delà mythique. Cet enfer là nous l'avons intériorisé, nous le respirons tous les jours. Il nous impose son ordre men-

## NOBI FEUX D'HERBE

tal destructeur, sa démence. Et l'on s'effare. La fuite est vaine, la roue tourne  
Comme un cortège funéraire prisonnier de l'éternité

(Tarô Naka)

Que nous reste-t-il donc dans ce monde de la technique qui perfore notre ticket de métro en même temps que notre doigt? Refuser l'ordre imposé par l'extérieur, qui rend les hommes qualifiables, les fait s'intégrer dans une société quelconque; les laisse désorientés aux carrefours urbains. Devant l'ampleur de ce délabrement Takasuke Shibusawa propose une attitude:

eh bien maintenant qu'il nous faut devenir l'homme inflexible dans  
ce paysage où tout détone.

L'homme inflexible est celui qui refuse de se laisser émouvoir par la désolation ambiante. Ayant fait taire la cacophonie ambiante, la périphérie de son être, il n'en reste pas moins aux prises avec un problème angoissant: peut-il encore laisser son âme s'épancher?

Bientôt des tristesses sans nombre coulent parallèles aux lignes des  
rivières

(Tarô Naka)

Agir est le maître mot de cette culture. Glissé subrepticement dans maint poèmes, dit et répété par quelques voix est le mot attente:

Sans doute est-ce un endroit très loin  
Mais c'est ici qu'on doit attendre

(Chuya Wakahara)

Attendre, c'est laisser passer l'heure immobile, ne pas lui donner forme humaine mais la laisser dans sa longue respiration, inconnue, indifférente.

Attendre, c'est circonscrire le présent qui lentement fertilise, immobiliser les constructions imaginaires du soi qui se projette dans l'avenir. Attendre que les mouvements de la nature s'intériorisent, laissent leur empreinte.

Vider la scène, renvoyer tous les figurants, répudier même les mots qui viennent au secours du soi.

Laisser la violence des forces élémentaires faire rage, dévaster le rythme quotidien des habitudes sans essayer d'endiguer la tourmente, sans essayer d'en comprendre ses motivations.

Le soi tremble sur ses fondations, sa perfection ébranlée.

"Les lignes du destin de chacun, tremblements confusions noeuds"

(Tarô Naka)

Les lignes de notre destin se brisent. La même dynamique qui nous poussa

FRANCINE PRÉVOST

dans nos vies antérieures nous porte au-delà de nous-mêmes, allégé le poids des influences.

Solitude

Elle est en vérité un superbe pont suspendu ...

Il conduit à la lointaine frontière entre la mort et la vie

(Noboyuki Saga)

Avec les années se détachent les liens, avec les années croît la solitude. La réflexion du soi dans l'onde changeante s'épure. Quitter, abandonner, s'enfoncer:

Saisir le vide Cette falaise

Tremblements de doigts

(Tarô Naka)

Cette douleur si proche, larmes du corps. L'éparpillement du soi est une vision terrifiante. C'est la paume qui tremble, elle si humaine qui a un contact plus intime. L'humain, d'un trait effacé:

Rusu (absence)

Dites que je suis absent

Qu'il n'y a personne ici

Je reviendrai dans cinq cents millions d'années

(Shinkichi Takahashi)

L'humain d'un trait effacé, la scène vide, la transparence des ténèbres s'illumine:

Kaiketsu (dénouement)

C'était une gare vétuste couverte de suie. Les vitres aussi en étaient couvertes de suie ... une nuit je vis l'une d'elles qui avait l'air de rayonner presque jusqu'aux ténèbres extérieures splendidement transparente je m'approchai la vitre brisée était tombée ..."

(Heiichi Sugiyama)

La gare est ce lieu de passage, où de multiples voyageurs se relaient pour attendre.

L'horloge qui égrène les heures continue sa ronde immobile. Les voyageurs sont devenus l'âme immortelle de la gare. Leur vision reste tapie dans leurs bagages. Mais abolie la vitre, aboli le regard qui s'obscurcit, qui crée la distance avec le monde environnant. L'espace infini des ténèbres extérieures est redevenu l'espace intérieur illimité. Une même ténèbre intérieure et extérieure. Une même transparence.

## NOBI FEUX D'HERBE

Nobi Feux d'herbe

Aux yeux de qui quelque chose en flammes  
Dont il n'est pas fait mention et qui finit par s'éteindre  
Aux yeux de qui est-elle chose inestimable?

(Noboyuki Saga)

Nobi est un de ces poèmes que j'approche avec tristesse, étant dans l'impossibilité de sentir la langue porter le penseur et sa pensée.

Mais aux yeux de qui ce feu d'herbe, dont le temps ne fait même pas mention, aux yeux de qui est-ce chose inestimable?

Pour ce regard qui caresse sur le monde environnant cette image de lui-même, si éphémère, si solitaire soit-elle.

Pour celle que je suis qui couche sur la page le dernier mot pendant que l'été baigne d'une dernière ardeur les herbes folles en attendant la gorge sèche l'hiver.

Trait blanc sur l'horizon enflammé.

Montréal